Routes et Déroutes [Nicolas Bouvier]

Autor(en): **Gavillet, André**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **29 (1992)**

Heft 1106

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

Un bout de route avec Nicolas Bouvier

(*ag*) Quel verbe choisir pour parler de l'aventure, géographique et spirituelle, de Nicolas Bouvier ? Dans un long entretien avec Irène Lichtenstein-Fall, il ne nous donne pas un récit, mais il est conduit - l'exercice exige qu'on réponde aux questions d'une curiosité balisée - à mener une réflexion sur soi, encore provisoire dit-il, et non pas «péremptoire». Il fait «le point». L'image est marine. Pour où a-t-il donc appareillé ? Quel verbe choisir ? «Voyager» ? Trop marqué par le tourisme. Certes Nicolas Bouvier, réfractaire aux idées reçues, ne snobe pas les évasions communes. Il accepte pour des revues spécialisées des reportages où il fait surgir l'insolite dans un rayon moyen courrier: en Ecosse, en Irlande; il accompagne comme guide un groupe qui veut découvrir la Chine. Mais ce sont là des routes de situation, en fonction d'autre chose qu'il a été et qu'il est. Certes littérairement le voyage s'est chargé d'un sens plus fort que celui de l'agence Kuoni:

«De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,...»

mais la conclusion du poète, qui n'a pas dépassé l'île Maurice, est celle d'un voyageur revenu à peine parti, revenu de tout:

«Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !»

Ce voyage-là n'est pas celui de Bouvier.

Explorations discrètes

Faut-il dire «explorer» ? Bouvier n'est pas de la même génération qu'Ella Maillart; il n'a pas, comme Européen, ouvert une nouvelle route de la Chine au Cachemire (mais il rêve aujourd'hui encore de découvrir ce parcours). Pourtant certaines étapes furent des exploits: le franchissement de nuit du col de Lataban, entre Kaboul et Peshawar avec une voiture ordinaire. De toute évidence, malgré les prises de risques occasionnelles, la performance n'est pas sportive d'abord.

Ou encore le critique doit-il utiliser «partir», «rompre» ? Oui et non. Oui, il y a, chez Bouvier, refus spontané de la carrière toute tracée et professorale, intégrée à la bonne société genevoise; oui, il y a prise de distance, mais ce n'est pas rupture, avec l'univers maternel clos. Irène Lichtenstein-Fall cherche, avec insistance, dans cette direction. La psychanalyse donnerait-elle non seulement la clé des rêves, mais aussi la clé des champs ? Non, ce n'est pas rupture, parce que les attaches et les enracinements sont fortement affirmés: la maison de Cologny est port d'attache; mais lisez aussi l'essai consacré pour la Suisse à *L'Art populaire* (Desertina Verlag, Pro Helvetia 1991) que la critique, pourtant attentive à ce que fait Bouvier, a passé sous silence: pas assez exotique !

Savoir être disponible

Le trait fondamental, c'est d'abord une «mise en disponibilité»: le contraire du but à atteindre dans un temps minuté qui est la contrainte du voyageur pressé. Le surréalisme a donné cette leçon: être prêt pour la rencontre, l'imprévu, sans obligation de travail salarié et d'horaire imposé. Partir est peut-être le moyen le plus simple d'approcher cet état surréaliste, même si André Breton, quoique rimbaldien, était par tempérament réfractaire à la disponibilité que procurent les terres géographiquement inconnues. Nicolas Bouvier illustre au gré de quelques souvenirs, sans en faire une démonstration, cette réceptivité: le conteur indien renommé, que l'on espérait entendre dans son village même, est parti en tournée, qu'importe ! On va l'attendre une semaine; la neige bloque à Tabriz la voiture, on restera là sept mois, tout l'hiver; ce cirque ambulant japonais rencontré lors d'une longue marche à pied: on se joint à la troupe pour travailler dans ses rangs.

Mais cette «mise en disponibilité» que facilite le vivre ailleurs n'a pas pour seul but de mieux capter le hasard, de rendre possible l'imprévu. L'enjeu, dans les moments privilégiés, est de saisir quelque chose comme une polyphonie du monde, des correspondances profondes, panthéistes.

On perçoit chez Nicolas Bouvier à la fois une vitalité, un désir d'enrichissement et une sorte d'ascèse personnelle. Le déplacement à travers le monde multiplie la vie, il donne une ubiquité, comme dans la chanson qui prête aux marins une belle dans chaque port. Mais tout ce que l'on a fait vivre par son propre regard existait et existera en dehors de soi: il y aura toujours la même foule qui se presse dans ce souk, dans cette rue; les mêmes habitués dans ce café; cette montagne, ce désert «sont là» dans leur durée minérale. Le nomade n'est pas propriétaire.

Les mots du voyageur

Reste l'appropriation verbale. Le monde, sa connaissance, son usage devient langage, intersubjectif: les mots continueront à nommer, à témoigner même quand le conteur et le marcheur se seront essoufflés. Pourtant si réussie qu'elle soit, la création poétique ne peut transmettre les moments les plus rares de fusion avec le monde. C'est «l'échec» des plus grands. Mais ce qui est perdu en mystique est gagné en morale. Un homme dit à l'intention d'autres comment il traverse plus qu'un pays, la vie: il donne ses repère, il bâtit un cairn; il confie au sens large du terme quelques adresses peut-être utiles, il ne se donne pas en exemple, mais indirectement suggère une leçon de maintien.

Ces longs entretiens ont la liberté et l'inventivité du dialogue. Sans moralisme, ils sont de haute tenue. ■

Nicolas Bouvier, *Routes et Déroutes*. Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall. Ed. Métropolis, 1992.

Chemins

(*ag*) Dans un reportage sur l'Ecosse (*Autrement*, sept. 1988), Nicolas Bouvier classe trois des plus belles routes du monde, celles du moins qu'il a parcourues «dans sa vie éperdue». Entre Capperleuch et Tweedsmuir dans les Broders écossais; celle qui relie Tourfan au Turkestan chinois au monastère bouddhique de Bezeklik, abandonné et ensablé depuis mille ans et *«celle qui va de Moudon à Yverdon en passant par Donneloye, canton de Vaud, Suisse»*. Souvent sur cette route entre Jura et Préalpes, il m'arrive parfois, selon le temps ou l'humeur, de trouver lourde la ligne du Moléson. Maintenant je n'ose... Je suis promeneur sur un podium mondial.